

- 14ème séance -

On a donc soulevé un certain nombre de problèmes, le problème des propriétés physico-culturelles, le problème de la construction théorique, le problème de l'organisation de l'énoncé; mais on ne peut pas dire que ces problèmes sont traités par le simple fait de les avoir soulevés.

Ces problèmes doivent être posés pour comprendre que la construction du système de représentation complexe que l'on fait pour rendre compte des relations et des formes que l'on trouve dans les langues contient donc trois niveaux de représentation, c'est-à-dire:

- une représentation donnée par les notions;
- une représentation tirée de l'organisation des énoncés ("la métalangue est dans la langue");
- une représentation métalinguistique construite par le linguiste.

Il est assez facile de passer, sans s'en rendre compte, d'un niveau à un autre, et d'utiliser de façon circulaire ce qui est métalinguistique comme si c'était la réalité sur laquelle on travaillait. Mais, il est bien évident qu'on ne peut pas considérer une théorie comme une sorte de vision du monde; et, d'un autre côté, on ne peut pas non plus considérer que le langage est une sorte de système de représentation entièrement déconnecté et indépendant des autres activités symboliques telles que l'activité cognitive d'organisation de l'espace ou l'activité imaginaire. Une théorie ne peut qu'être un ensemble cohérent d'hypothèses soumis à vérification.

Cette démarche va permettre de se dégager des métaphores descriptives et de poser que le sens d'un terme comme "avoir", c'est d'être pris dans un réseau de relations (on a pu dire qu'"avoir" se "dématérialisait" lorsqu'il était

employé comme auxiliaire). On a vu qu'on ne peut pas dire simplement que \exists se réécrit "avoir", mais bien que \exists tire sa valeur des opérations dans lesquelles il est engagé. On a bien sûr avec "avoir" un terme qui est une entrée lexicale, mais on ne peut pas poser au départ différents sens du terme; il faut poser une propriété commune, puis un symbole qui, suivant l'organisation lexicale de telle ou telle langue, se réécrira "avoir", "get" ou "tenir"... mais on ne peut pas poser une relation directe entre un symbole dans une relation et une ou plusieurs unités lexicales; de même qu'une unité lexicale avec ses possibilités de relation ne se ramène pas comme ça de façon évidente à une relation abstraite.

De même que s'il n'y avait de langue à langue des propriétés grammaticales communes, une certaine correspondance entre les notions, donc la possibilité de construire des schémas généraux, il n'y aurait pas de traduction possible. C'est un problème qui a été fort peu étudié et lorsqu'il l'a été, c'est en stylistique comparée notamment par un certain nombre de Soviétiques dont les excellents travaux de GAK, et en France sur le hongrois par KASSAI.

Ainsi, dans le domaine de la représentation, on a vu qu'une formule comme :

$a \in a \in () r b$

correspondait pratiquement terme à terme à un type d'énoncé comme la forme progressive en anglais, dans par exemple:

"John is driving the car".

On l'a vu, cette forme correspond aussi à la représentation de l'opération de fléchage, opération qui intervient dans l'opération générale de quantification.

En ce qui concerne la quantification, on a vu qu'on ne pouvait pas parler, pour les langues naturelles, de quantification au sens strict du terme mais qu'on est toujours dans une relation quantification/qualification dans la mesure où les langues ne peuvent pas toujours se travailler en extension, mais bien plus souvent en relation intension/extension; c'est ce qu'on remarque en observant de près les phénomènes; c'est cette démarche qui permettra de rendre compte des énoncés

génériques, des énoncés exclamatifs... Si on prend par exemple un énoncé comme:

"Ce qu'il peut fumer !"

il peut signifier, soit: "Combien il fume!" c'est-à-dire "il fume beaucoup"; soit: "il fume des cigarettes répugnantes" et dans ce dernier cas "ce" porte sur la qualification et pas sur la quantification (voir "A propos des énoncés exclamatifs").

En ce qui concerne l'opération de fléchage, cette opération est supportée par une notion A (ou A,A) qui est représentée par rapport à une situation initiale Sit_0 , c'est-à-dire qu'on a "Soit A" qui est soit une opération de désignation, soit une prédication existentielle, que l'on note:

$A \in \underline{A} \in Sit_0$

C'est une première opération de détermination. Cette notion peut être n'importe quoi, par exemple "être livre" ou "courir" ou une relation plus complexe, simplement elle a la propriété de ne pas être quantifiée, cette fois au sens où FREGE parle d'une relation non quantifiée, c'est-à-dire non saturée, c'est-à-dire n'ayant pas encore un certain nombre de déterminations. S'il s'agit d'un substantif, le déterminer c'est opérer la quantification/qualification (voir plus bas), pour une relation prédicative, cette même opération se traduit par l'assignation d'un terme de départ et ce que l'on construit sur ce terme.

Ensuite, sur cette première relation, on a une opération Qt_1 qui représente l'opération de prélèvement, opération qui ne distingue pas entre quantification et qualification, opération qui introduit soit une cardinalité (1,2,3..) soit une quotité (du,des... en français); elle se note:

$Qt_1 \in \underline{A} \in Sit_0$

et, l'ensemble représente une autre situation Sit_1 .

Puis, sur cet ensemble, on a une deuxième opération Qt_2 qui consiste à reprendre le produit (le résultat) de l'opération Qt_1 de manière à ce qu'il y ait identification entre les

éléments représentés par Qt_2 et Sit_1 . C'est l'opération de fléchage, on la note :

$Qt_2 \underline{\in} Qt_1 \underline{\in} A \underline{\in} Sit_0$

et l'ensemble représente une autre situation Sit_2 .

(Les indices de numérotation ne sont là qu'à titre de commodité technique, il n'y a aucun ordre sous-jacent).

Si on prend par exemple "le chat" dans "le chat est en train...", on a la correspondance suivante :

-pour A: l'élément "être chat";

-pour $\underline{\in}$: l'élément "de" tel qu'on le trouve dans "il y en a trois de rouge";

-pour Qt_1 : l'élément "un";

-pour Qt_2 : l'élément "le".

On peut montrer que ça fonctionne très bien pour des langues autres que le français; il y a bien sûr des langues où ça fonctionne mieux, au sens où on voit la correspondance de façon plus directe. Pour les langues à classificateurs, il faut introduire un autre élément; et, pour l'arabe maghrébin, ça s'est révélé un excellent instrument de découverte.

Le terme de prélèvement est un terme général qui permet de représenter abstraitement "le quelque chose qu'on prélève sur une classe", que ce soit un prélèvement discret ou non discret. Il convient mieux que le terme d'extraction qui est trop souvent pris pour le seul cardinal ou l'indéfini. Le seul inconvénient, en ce qui concerne ces termes, c'est qu'ils sont assez difficilement traduisibles.

Il est évident que les schémas sont ici présentés de façon très approximative et que, comme d'habitude les choses ne sont pas aussi simples puisqu'on a toujours des relations complexes enchevêtrées.

Si l'on prend par exemple quelque chose comme "trop de livres", on a là une opération qui porte sur la qualification; et c'est la différence essentielle qui régit le comportement de termes comme "beaucoup" et "nombreux" dans les langues que

j'ai pu observer comme l'italien, le japonais (par les descriptions de KUNO), l'allemand, le français, l'anglais... On remarque par exemple que si l'on dit:

"il y a beaucoup de livres"

on ne dit pas: "les beaucoup de livres",
mais on dit: "les nombreux livres".

De même, pour *"les rares livres"*

on ne dit pas: "les peux de livres"

ou encore si l'on dit: *"A Paris, les tours sont nombreuses"*

ou bien: *"Il y a beaucoup de tours à Paris"*

on dit difficilement: "Les tours de Paris sont rares"

ou: *"Les tours de Paris sont nombreuses"*

ou: *"Paris's towers are numerous"*.

C'est-à-dire qu'on a des contraintes sur la quantification qui vont être liées aux opérations énonciatives; et, certains quantificateurs (pas au sens logique du terme) nécessitent une localisation en même temps, c'est-à-dire que dans "les tours de Paris", on n'a pas affaire à une véritable détermination (au sens de "qui sature la relation") puisqu'on a en fait quelque chose comme "il y a des tours à Paris", puis "les tours de Paris", c'est-à-dire des éléments obtenus par dérivation.

On trouve le même problème dans tous les exemples du type: *"Le chapeau de Pierre"*

à propos duquel, on ne peut pas dire simplement que si on a "le chapeau de Pierre", c'est parce que "Pierre a un chapeau"; parce que, à ce moment-là, on ne sait pas si on travaille sur des vérités ou sur des dérivations syntaxiques.

Travailler sur des vérités, c'est se ramener au problème dont s'est occupé RUSSELL dans "Inquiry into Meaning and Truth", qui est que si on a: "le chapeau de Pierre"

on ne peut effectivement avoir que: "Pierre a, et c'est vrai, un chapeau", parce que sinon, on aurait: "le chapeau de Pierre n'existe pas" et on ne pourrait pas produire: "le chapeau de Pierre".

C'est le problème intéressant de la négation qui porte toujours sur la notion, c'est-à-dire que, on peut toujours dire:

"Il y a du fromage" ou "c'est du fromage"

et le montrer, mais on ne pourra jamais avoir, en montrant par exemple une montre:

"ceci n'est pas du fromage"

parce qu'on ne peut pas voir le fait que "ça n'est pas du fromage" autrement qu'en ayant déjà la notion de "fromage"; simplement, parfois au positif, il y a correspondance entre la désignation d'un référent et le référent.

Travailler sur des dérivations syntaxiques, c'est très exactement dans ce cas, construire une opération de fléchage. C'est-à-dire que si l'on pose "a" pour Pierre et "b" pour "chapeau", on a très approximativement et en éludant bien des problèmes:

- (1) $b \in a$ où "chapeau" est repéré par rapport à "Pierre"
- (2) $b \in a \in \text{Sit}$ pour le repérage par rapport à la situation
- (3) $b \in a \in a$ par substitution de "a" à "Sit", puisqu'ici c'est "Pierre" dans la relation qui sert de situation
- (4) $a \ni b \in a$ parce que "Pierre" passe à gauche dans la mesure où il est repère mais pas terme de départ de l'énoncé, il n'y a donc pas identification mais localisation et on a l'opérateur dual.

Cette relation se présente comme le préconstruit: "Pierre a un chapeau repéré par rapport à Pierre"

- (5) $b \in a \ni () \in a$ puisque "chapeau" est terme de départ, on le note et on vide la place.

On a là un schéma de fléchage, et l'on peut faire les correspondances très maladroites et très incomplètes suivantes:

$b \in a \ni () \in a$

$Qt_2 \in Qt_1 \in A \in \text{Sit}_0$

c'est-à-dire:

- pour Qt_2 : l'élément "le" dans sa relation;
- pour Qt_1 : l'élément "Pierre a un chapeau";
- pour A : l'élément "être chapeau";
- pour Sit: l'élément "Pierre" dans sa relation.

Dans ces schémas qui représentent des opérations de quantification lorsqu'on note Qt_1 ou Qt_2 , cela s'interprète, bien sûr, comme quantification et/ou qualification sur un terme qui peut être un élément isolé ou une relation.

Si, au lieu de représenter "Le chapeau de Pierre", on veut représenter "Le crime de Troyes", il est évident que là on retrouve les problèmes de notions et de relations primitives, parce qu'il n'existe aucun système de représentation linguistique qui fera que si on n'indique pas que "Troyes" est un lieu et "Pierre" un prénom humain, le système les dérivera.

Mais, ce que l'on sait, c'est que parce que "crime" a certaines propriétés (c'est un prédicat nominalisé et on a "une occurrence de criminalité"), une relation de ce type ne peut être que:

- soit une relation agentive;
- soit une relation de localisation au sens spatial du terme;
- soit une relation instrumentale.

Ainsi, même en travaillant sur des symboles, on va être obligé de leur attribuer des valeurs pour faire le raisonnement.

Les propriétés que l'on dégage par rapport aux termes et aux relations tournent autour des mêmes questions, c'est-à-dire savoir si on a affaire à un animé, humain... S'il y a intentionnalité ou pas, si on a affaire à un instrumental ou pas...

Dans ce dernier cas, on a toujours forcément une relation double, puisque si on dit:

"Jean coupe le salami avec le couteau"

on a une relation entre "Jean" et "couteau" puis, une relation entre "Jean coupe le salami" et "couteau"; et, à partir de cette intrication de relations difficile à représenter linéairement, on va pouvoir montrer comment cela fonctionne.

Ensuite, on pourra déduire (au sens fort du terme) des énoncés comme:

"Le couteau a coupé le salami"

"La pierre a cassé le carreau"

En résolvant au fur et à mesure les problèmes nouveaux qui

apparaissent, on pourra montrer par exemple que lorsqu'on a un terme qu'on peut définir comme "instrument" et qu'on commence par ce terme au lieu de commencer par "celui qui instrumente", à ce moment-là, il n'y a pas de marqueur explicite pour ce dernier terme et en règle générale, c'est interprété comme n'ayant pas la propriété "intentionnalité" mais se produisant "sous l'effet de", "grâce à", "sous l'action de", c'est-à-dire par exemple: "le couteau a coupé le salami" sous l'effet du courant électrique ou grâce à l'habileté de l'ouvrier charcutier...

C'est par la même démarche qu'on pourra rendre compte des relatives; pour cela on combinera les règles générales de cette formule qui représente l'opération de fléchage avec les règles de positionnement du français, pour dériver par exemple:

"L'homme que j'ai rencontré s'appelle Victor"

ou celles de l'hébreu, pour dériver des énoncés comme:

"des gens que je l'ai vus"

ou celles du chinois pour une autre forme de dérivation.

Et, dans la formule, l'élément " $\underline{\epsilon}$ Qt₁ ()"

 va être rendu par "que" et l'opération Qt₂ va donner automatiquement "le" en français; et, dans des langues comme le chinois, où il n'y a pas d'article défini, ça fonctionne avec un démonstratif dont on sait d'ailleurs qu'il a la même origine que l'article défini.

On a donc vu que cette forme d'opération de fléchage représentait aussi le schéma de fabrication de la relation prédicative, sous la forme:

a $\underline{\epsilon}$ a $\underline{\epsilon}$ () r b

et que cette opération, telle qu'elle se présente, dérive un énoncé en anglais, mais pas en français.

L'important, du point de vue de la linguistique du généralisable, c'est de pouvoir expliquer pourquoi, quand on trouve un phénomène dans une langue, il se rattache à des règles de dérivation générale; mais bien sûr, on ne peut pas ensuite expliquer pourquoi l'anglais ou le français ont évolué de la

sorte. On peut rechercher les origines de la forme progressive en anglais et faire des hypothèses, mais il est souvent difficile de trancher.

Sur l'origine de la forme progressive, il y a au moins deux théories. L'une dit qu'elle serait d'origine autochtone, c'est-à-dire que c'est une forme qui se serait développée peu à peu à partir des traductions glosées pratiquement terme à terme des textes religieux. L'autre dit qu'elle serait d'origine celtique puisqu'à l'heure actuelle on dit encore dans les langues celtiques: "I'm with/at doing that" qui serait probablement à l'origine des formes comme "I'm a-doing that". L'influence celtique n'est pas à rejeter du tout parce que le système de double conjugaison du vieil anglais et en particulier les formes d'habitude, existe encore aujourd'hui dans les langues celtiques, qu'il s'agisse du britannique ou du gaélique; en vieil anglais, il y avait une double conjugaison du verbe "être" avec des formes en "be" d'un côté, qui étaient employées pour exprimer soit l'habitude (dans des expressions comme "être coléreux" par exemple) soit l'avenir, et d'un autre côté des formes en "is" ("are"...) qui étaient employées pour exprimer ce qui est ni l'habitude, ni l'avenir, c'est-à-dire pour dire "être en ce moment". De ce double système, il reste en anglais moderne seulement les formes qui sont maximale-ment distanciées, c'est-à-dire "be" pour l'infinitif et le subjonctif et "is" pour l'indicatif.

Donc, les formes qu'on trouve dans les langues, il s'agit de les expliquer à partir de considérations d'ordre général mais on ne peut pas se substituer à l'histoire. Les recherches formelles sont effectivement ahistoriques au sens où elles fournissent simplement une sorte de réseau de relations qui montre le domaine du possible à un moment donné, mais ne donnent pas les secteurs où cela se réalise.

On a vu précédemment comment ces phénomènes d'anaphorisation qui résultent des opérations d'itération et que représente l'opération de fléchage, agissent comme de véritables déclencheurs rendant automatique la forme progressive en anglais (voir ADAMCZEWSKI) soit dans des types de reprise avec

"while", soit dans des types de reprise comme *"If you offer a Lip, you are offering more than a watch"* qu'on trouve le plus souvent dans des publicités ou dans des titres de journaux. Mais il reste que dans certains cas ce sont des problèmes strictement aspectuels qui rendent cette marque automatique, notamment avec des verbes comme "think", "realize" ...

Tout cela montre comment derrière une notation, il y a toujours tout un ensemble de problèmes à élucider.

On a donc vu aussi, que lorsqu'on itère l'opération "terme de départ" avec une autre valeur que celle qui est "source" dans la relation primitive, on avait un schéma du genre :

$b \exists a \exists () r b$

c'est-à-dire, parce qu'il y a une variation donc une dissymétrie, qu'on avait des problèmes de dualité.

C'est une formule qui, on l'a vu, dérive, moyennant certaines opérations (opérations qui fabriquent des relations sur des relations en s'appliquant toujours avec les mêmes règles et toujours avec les mêmes opérateurs) les causatifs réfléchis ou les relations causatives, c'est-à-dire, des énoncés comme:

"Paul a Jean qui le soigne"

"Paul se fait soigner par Jean"

On a vu que la causation était une relation construite à partir d'une relation interlexis qui pose une relation entre d'un côté une relation de concomitance entre deux choses et d'un autre côté, une relation de consécution, c'est-à-dire que l'une des relations tire son origine de l'autre.

Dans un énoncé comme:

"Paul a Jean qui le soigne"

on a donc une relation intersubjective (c'est-à-dire modale) entre "Paul" et "Jean" et une relation prédicative par "soigner" entre "Paul" et "Jean" aussi. Cette relation intersubjective est plus ou moins forte selon qu'on a affaire au causatif réfléchi "se fait soigner" ou simplement au neutre "c'est untel qui fait cela".

Dans ce schéma, il se trouve que \exists correspond très exactement en français à "avoir", parce qu'on peut montrer que dans la mesure où "avoir" est pris dans une relation stable, c'est-à-dire une relation qui a certaines propriétés notamment en relation avec la catégorie agentive, on peut s'attendre à la trouver soit dans une relation prédicative du type:

"Jean a un chapeau"

soit dans une relation énonciative de type intersubjective comme:

"Jean a Paul (qui le soigne)"

soit dans une relation métaphorisée du genre:

"la voiture a son carburateur qui déconne"

métaphore qui est d'ailleurs totale, puisque là-dessus on peut construire:

"j'ai le carburateur qui déconne".

En fait c'est en partant d'énoncés comme:

"la voiture a Jean comme conducteur"

dont on peut rendre compte avec des règles supplémentaires, passant par des exemples génériques comme:

"cet avion a le Japon comme acheteur"

que je suis arrivé à:

"j'ai ma sœur qui a mal aux dents"

"Jean a son frère qui revient des Seychelles"

et, par là on peut ensuite passer à:

"Paul a Jean qui le soigne"

"Paul se fait soigner par Jean".

C'est le même verbe "avoir" que l'on trouve en anglais dans des énoncés du type:

"I'd like to have you win"

"I had him do it".

Enfin, cet ensemble de problèmes complexes par la portée et l'application des opérations qui sont toujours les mêmes mais appliquées en des points différents, permet de rendre compte, à travers l'étude de:

"Paul a Jacques qui le soigne" et de *"Paul se fait soigner par Jacques"*

du fait que "soigner" bien qu'étant à la forme active, admet un complément dit d'agi, qu'on ne trouve d'ordinaire qu'avec un passif; c'est que l'on a maintenant un prédicat qui a une double orientation et peut donc être interprété soit comme ayant l'orientation de l'actif, soit comme ayant l'orientation du passif; sinon il sera très difficile d'expliquer pourquoi, dans ces schémas on a "soigner par" et on passe ainsi à l'étude du passif.